

Où vont nos patois ? Où les conduisons-nous ? : [suite]

Autor(en): **Brodard, Aloys**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'ami du patois : trimestriel romand**

Band (Jahr): **30 (2003)**

Heft 124

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-244610>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Où vont nos patois ? Où les conduisons-nous ?

(par Aloys Brodard)

Suite et fin de l'article publié dans le dernier Ami du patois :

Mais lorsqu'un patient est aux soins intensifs c'est que sa santé inspire de vives inquiétudes. Il y a deux cents ans, le patois était la langue de tout le monde, même les nobles en usaient dit Gonzague de Reynold dans ses mémoires : "J'entends encore les grands éclats de voix de mon père lorsqu'il parlait en patois avec les paysans de Cressier". (voir: Ouna lètra dè Russie, Ami du Patois, N°100.) Il en fut ainsi jusque dans les premières décennies du XXe s.. Depuis lors la récession commença inexorablement. La dernière guerre n'a pas arrangé les choses. Le grand romancier français Frison Roche, originaire de Chamonix note aussi dans son livre "Le Versant du soleil" : Tout le monde au Péchaz parlait patois et il me semblait que la possession de ce langage me conférait une supériorité, m'intégrait mieux dans ce monde paysan aux fortes traditions. On revient, paraît-il, à l'enseignement de ces dialectes franco-provençaux issus du bas-latin. Hélas ! plusieurs générations ont oublié la langue de leurs ancêtres et la disparition des personnes de mon âge fait que je ne connais plus beaucoup de gens avec qui m'exprimer en patois".

C. F. Ramuz, le grand écrivain vaudois déplorait la disparition du patois, "l'authentique langage du peuple."

Mais quoi ! Le monde a plus évolué du XXe s. que durant 2000 ans auparavant. Le changement a été total, on pourrait presque dire brutal, dans tous les domaines sans exception, tout a été transformé, modifié "mondialisé," avec l'introduction de la mécanisation, des moyens de communication, de la motorisation à outrance, de la consommation galopante, de l'invasion de tous les gadgets possibles et inimaginables dont on nous persuade qu'ils nous sont indispensables. Chaque progrès, ou chaque nouveauté nous a chassés hors des habitudes héritées de nos ancêtres. Notre psychologie elle-même a été bousculée dans ses bases les plus profondes. Les mots de distance, durée, absence, espace, retour etc. sont les mêmes mais ils n'ont plus le même sens. Saint-Exupéry disait : Nous sommes de jeunes barbares émerveillés par leur jouets neufs dont ils savent à peine se servir. Et le patois dans tout cela ? C'est une motte de terre ornée de belles fleurs que le torrent a rejetée sur ses berges et qui regarde passer les eaux bouillonnantes. Disons à titre de consolation

que notre français est lui-même bien malmené, écorché, truffé de mots nouveaux, de mots anglais ou autres. Un homme du XIXe s. lisant un journal actuel aurait peine à le comprendre.

Revenons au patois, langue faite pour le monde d'hier, mais pas pour l'actuel. Pour la vie d'autrefois il était riche, pittoresque, imagé. Une bonne grand-maman disait de son petit-fils qui faisait à Thoune son école de recrue dans les troupes du train : lè tsaroton à la dyêra dè Tonna !. Elle ne savait ni où était Thoune, ni exactement ce que faisait son petit-fils. A cette époque les pampers n'avaient pas encore supplanté les landzè.

La lutte pour le maintien du patois a commencé il y a plus d'un siècle. Dès 1880, Pierre Bovet, le père de l'abbé Bovet, entreprit la rédaction d'un "Dictionnaire de Patois". C'est un ouvrage considérable de plus de 1000 pages, manuscrit, déposé au Musée gruérien et auquel on a pas assez rendu hommage. Vers 1930 Henri Naef écrivait : "L'heure viendra où le manuscrit sortira de son obscurité, car un manuel de patois gruérien manque encore, le public le réclame"

A cette époque déjà Pierre Bovet notait : "Notre joli et bon vieux patois s'en va. Déjà la jeune génération ne le parle plus guère; viendra-t-il un temps où elle ne le comprendra même plus ? Sera-t-il dit qu'on laissera tomber dans l'oubli ce charmant dialecte tout empreint de gracieuses expressions du terroir, tour à tour malicieuses, badines ou sévères; ce doux parler de nos grands-mères, cette partie vivante du patrimoine de nos aïeux; l'âme populaire de nos campagnes. Voilà qui est bien dit mais bien étonnant aussi. Pierre Bovet s'apercevait-il déjà de la disparition d'un dialecte qui, à cette époque, n'était que parlé ? C'est appel fut-il un déclic ? Nous avons déjà signalé la parution du Livre de Tobî di j'Eyudzo en 1906. En 1900 Mgr Hubert Savoy, professeur au Grand Séminaire de Fribourg, publia un "Essai de Flore romande" contenant le nom patois, le nom botanique latin et le nom français des plantes de nos régions. En 1911 l'abbé Bovet publia son recueil "Nos Chansons" qui contenait 24 chants patois. C'est vers 1930 que commença la grande lutte pour la conservation du patois. Evoquer toutes les sociétés de patoisants qui ont vu le jour, tous les concours qui se sont succédés, toutes les oeuvres écrites qui ont paru, romands, contes, poèmes et poésies, théâtres, glossaires, travaux d'étude sur le patois, thèses de doctorat, travaux de licences aux Universités de Fribourg, Neuchâtel, Zurich, présentation du patois fribourgeois à l'Université de Berne, Cours de patois aux Universités populaires. On a découvert des oeuvres admirables, riches en trésors

littéraires, sentimentaux, historiques. Une belle moisson en vérité dont on peut connaître tous les détails dans la somme de Louis Page : "Le Patois fribourgeois.

Je ne citerai qu'un seul nom celui de Jean Humbert qui vient de nous quitter et dont la thèse de doctorat "Louis Bornet (1818-1880) et le Patois de La Gruyère" publié en 1942 à l'Université de Fribourg sous la direction des professeurs Gonzague de Reynold et Gianfranco Contini reçut un accueil élogieux et mérité. Dans la préface Gonzague de Reynold écrivait : M. Humbert n'a pas seulement traité ce sujet, il l'a épuisé. Ses deux volumes sont une mine de renseignements. On ne pourra désormais rien entreprendre sur cette matière sans passer par eux. Il a élevé un monument, avec le buste de Bornet sous le porche, à la Gruyère et à sa langue. J'espère que ses compatriotes sauront le reconnaître.



Qu'évoquait-on dans tous ces écrits ? Au début, sous l'influence des "Armaillis des Colombettes" et de la "Poya" on évoquait la montagne, le chalet, les armaillis, puis les travaux des champs, la vie d'autrefois décrite avec bonheur (le Tsandèlè dè loton, Lè Chovinyi d'on viye gârda-roba), le pays, les villages, les coutumes.

Ce fut en vérité une belle floraison. On eut également recours aux archives sonores afin que nos descendants amoureux du passé connaissent la prononciation et la musique du patois. On peut presque dire qu'au XXe s. le patois fut plus écrit que parlé. Il est intéressant de relever, les résultats de ce grand travail notés dans la presse : Une langue d'intellectuels. Le Patois meurt en beauté (19.5.1982)- Le Patois gruérien aux soins intensifs (IV. 84)- Le Théâtre constitue un des moyens de faire vivre le patois (II. 94)- Inexorablement condamné (11. 94)- Chronique d'une mort annoncée (24.7.91) - Notre "gruérien serait-il à bout de souffle ? (18.2.94)- Le Patois entre à l'école secondaire (4.5.80) - Ce patois entre deux

mondes (24.10.98)- Bien vivant notre patois (3.10.89). Terminons là cette énumération. Bien vivant, peut-être, mais sa tête est joliment ornée de "pâtyêtè dè tsèrna" (pâquerettes de cimetièrè = cheveux blancs).

Notre patois s'en va, il meurt lentement, mais pareil à ces soleils d'été aux interminables crépuscules dorés, d'au-delà de l'horizon il peut nous charmer longtemps encore.

Aloys Brodard



Le dari tsalandè don pouro rodeu

Outoua di fithè, du li a bin di jan, on le vèyè arouvâ din le velâdzo, alâvè dè méjon a méjon in dèmandin. E pu lou léchivè kotyè jarbè ke lavi ramachâ par dèchu lè frithè, du tin dou tsôtin.

Kan pachâvè dèvan lékoula, lè j'infan rijan dè li, li bramâvan di chotijè, adon chè rêverivè lèvâvè cha kana, lè menachivè, lè dèpuchtâvè è reprenyè chon tsemin tantyè à la pinta dou velâdzo. Inke pôjavè chon pouro cha è alâvè bèrè on ou dou bobinô è reprenyè chon tsemin.